

—Allez, monsieur, allez m'attendre au château.

Grace à cette intervention, Godefroy parvint à recouvrer sa liberté, très compromise ; il partit au galop, se réservant de se venger un peu plus tard.

Il trouva M. de Rouvray en compagnie de ses fermiers et du maître d'école. Gilberte et Madeleine étaient dans le parc.

—Eh bien ? demanda le baron à Godefroy, dès qu'il le vit entrer.

Godefroy raconta ce qui se passait devant l'église de Rouvray.

—Il ne nous reste qu'à nous défendre, dit le baron d'un air résigné. Je ne doute pas que tous ces gueux-là ne viennent nous faire la guerre quand ils n'auront plus rien à piller dans l'église. Nous ne pouvons pas demander du renfort au Puy, car il paraît qu'il vient d'y arriver un représentant de la guillotine qui parle de mettre tout à feu et à sang.

—Nous défendre ? dit le vieux maître d'école d'un air fort abattu ; et avec qui, et avec quoi ?

—Ne vous découragez pas si tôt, maître Guillaume, dit M. de Rouvray ; la saison a été humide, les fossés sont pleins d'eau ; le château se défendrait tout seul une fois les portes fermées.

—Ce sont des lâches ! s'écria Godefroy ; dès qu'ils verront luire une épée, dès le premier coup de feu, ils prendront la fuite.

—Ne vous y fiez pas, dit le maître d'école, car mon fils est avec eux. Je vous jure que celui-là est un fier garnement. Les portes de l'enfer s'ouvriraient devant lui, qu'il passerait outre sans baisser la tête.

Le petit fermier prit la parole :

—Nous n'avons qu'un parti à prendre pour nous sauver et sauver nos biens, c'est d'aller au-devant des révolutionnaires, de crier comme eux : Vive la république ! de chanter et de trinquer avec eux.

—Jamais ! dit M. de Rouvray avec indignation. Que ceux qui ne défendent ici que leurs biens et leurs personnes, sans songer à la sainte cause du roi et de l'autel, se détachent de nous.

—J'avoue, dit le petit fermier, que je ne songe pas du tout à défendre le roi et l'autel : ce n'est ni le roi ni M. le curé qui font pousser les moissons ; chacun pour soi, Dieu pour tous. Je vous salue bien, monsieur le baron.

Il prit son chapeau et partit aussitôt.

Les trois autres fermiers tinrent conseil et suivirent son exemple.

Le baron demeura seul avec Godefroy et le maître d'école.

—C'est bien, dit Godefroy ; cette lâcheté me donne des forces nouvelles. Qu'ils viennent ici, je leur ferai cruellement la guerre. Il se tourna vers Guillaume Ragois :

—Si votre fils ose les conduire, je le tuera sans miséricorde.

—Un instant, monsieur Godefroy, ne parlons pas comme cela. Je suis des vôtres par esprit d'ordre, de paix et de dévouement ; mais, si mon fils, tout égaré qu'il soit, court le moindre danger avec vous, je m'en lave les mains. J'avais juré de vous obéir et de vous défendre ; mais, quoiqu'il arrive, je ne puis pas vous donner raison contre mon fils. D'ailleurs, M. le curé, en prenant la poste, m'a dégagé de mes sermens. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

—Voyons, Godefroy, dit M. de Rouvray avec un triste sourire, n'allez-vous pas aussi prendre le même chemin ?

—Vrai Dieu ! je jure de me faire tuer sur la place.

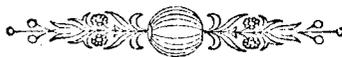
—Gardez-vous-en bien ; moi je puis mourir, mais vous, qui êtes jeune, vous qui devez aimer et protéger ma fille, ah ! Gode-

froy, jurez-moi de vivre pour elle. Mais, d'ailleurs, pourquoi s'effrayer ainsi, peut-être sans raison ? L'orage est bien sombre, mais il passera vite.

—Hélas ! dit Godefroy en voyant passer dans son imagination les ravissantes images de Gilberte et de Madeleine.

ARSÈNE HOUSSAYE.

(A continuer.)



LA JEUNESSE DORÉE.



N parle souvent de la *Jeunesse dorée* : ce nom n'est pas nouveau ; il a même joué un rôle politique.

C'était après le 9 thermidor. Il se fit alors une réaction anti-jacobine, où l'élite de la jeunesse se jeta impétueusement. Toute son ardeur, toute sa verve, elle la prodigua contre l'horrible faction qui n'était pas si bien terrassée, qu'elle ne menaçât de se relever, armée d'une nouvelle rage. L'indignation, l'épigramme, la pointe de l'épée, la pointe non moins acérée du couplet, tout fut mis en œuvre dans cette *guerre aux Jacobins*, où Martainville conquit sa première célébrité.

Martainville et ses amis déployaient dans leur toilette le degré d'élégance et de recherche compatible avec les modes de ce tems-là, qui nous semblent aujourd'hui si burlesques. Ils se livraient à toutes les hyperboles de la cravate, à toutes les exagérations de la coiffure. Ils étalaient force bijoux et breloques. C'était encore un moyen de narguer la sale carmagnole, le crasseux bonnet rouge, les cheveux gras et non peignés qui composaient la grande tenue jacobine. Se laver les mains, cela seul sentait l'aristocratie. De là ce nom de *Jeunesse dorée*, ironiquement jeté par la queue de Robespierre et de Marat aux jeunes gens qui lui faisaient si rude chasse.

Hélas ! cette même qualification, telle qu'on l'applique maintenant, ne représente guère des idées de verve, d'esprit, de passion. Ce pauvre Martainville, s'il revenait au monde, aurait grandement le droit de réclamer.

La *Jeunesse dorée* de ce tems-ci, c'est une espèce de contre-épreuve de la régence, dans les proportions de notre époque.

Pour occuper l'âge mûr, pour le détourner des affaires publiques, vive la rue Quincampoix contemporaine, vive l'agiotage, vive la bourse ! Mais la jeunesse porte naturellement en elle une ardeur incommode pour les endormeurs de l'esprit public. Elle a des instincts généreux qui s'arrangeraient mal du régime auquel on prétend accoutumer le pays de Duguesclin et de Bayard. Tout